

## Note sur l'œuvre de Giovanni D'Agostino

(en couverture)

« Vues des anges, les cimes des arbres  
peut-être sont des racines, buvant les cieux ? »  
Rilke, *Vergers*, 38.

Né à Catane en 1932, Giovanni D'Agostino s'est éteint à Bologne en 2000. Il a enseigné la peinture à l'académie des Beaux-Arts d'Urbino, de Florence, de Bologne et de Milan. Il a commencé à exposer en 1955. Son œuvre est très intimement liée aux mouvements de l'avant-garde poétique des années 1970. Il a travaillé avec Franco Beltrametti, Antonio Porta, Adriano Spatola, Corrado Costa, mais aussi Steve Lacy, ou Jean Monod.

On prendra une petite mesure de son œuvre grâce au catalogue *Giovanni D'Agostino, Opere, 1970-1999*, publié par Giovanna Manduca aux éditions de la fondation Beltrametti. Le catalogue présente essentiellement quatre périodes du travail de D'Agostino : les cires, les cuivres, les hypotextes et les œuvres sur papier. Cet ensemble est suivi d'une anthologie de jugements, d'une chronologie et d'une bibliographie critique.

Après l'explosion avant-gardiste des années 70, il semble que l'œuvre de Giovanni D'Agostino ait tenu à répondre à une seule question : *comment le temps passe-t-il dans les œuvres ?* Non pas : les œuvres sont-elles dans le temps, mais plutôt : le temps est-il dans les œuvres ? Question qui était celle de Warburg, et qui ne reçoit pas ici une réponse théorique mais se voit satisfaite par une série de gestes. Chacun des grands moments du travail de D'Agostino apporte une réponse originale à cette question. Mais ce serait trop dire que Giovanni D'Agostino peint des forces plutôt que des formes. D'abord parce qu'il ne peint pas. Ensuite parce que c'est moins la force qui l'occupe que le passage du temps et le traçage de cette passée dans l'œuvre. À ce titre, chacune de ses œuvres relève d'un dispositif, par où l'on entend une opération où le temps prend sa part. Nul récit dans ces dispositifs, mais du temps vécu, actif, fugace.

Les cires d'abord. Elles sont de deux types. Ce sont les grandes cires blanches d'abord, plaques de neige crème, plaques sensibles où s'inscrit le temps au lieu où il disparaît. Sur ces plaques, la cire prend. Giovanni D'Agostino y saisit un pétale, un fil, une brindille, et parfois, au moyen d'une étrange soufflerie, il infuse un peu d'air. Un fil d'ombre traverse alors une banquise. Quant aux plaques de cire sombre, immenses tableaux noirs, elles portent en leur sein la trace moulée d'un gong absent – on pense aux *croppircles* ces énigmes des champs.

Les plaques de cuivre ensuite : ces beaux carrés verts vont seuls ou par groupes plus larges. Elles vibrent au temps qui passe. Ces grandes plaques s'oxydent. L'oxydation les marque. Elles vivent. Dorian Gray *redivivus*, mais sans rédemption ni morale. L'œuvre porte à nouveau le temps comme une peau sensible.

Mais le passage du temps anime aussi l'œuvre de papier : on laissera ici de côté les tourbillons naissants où la pureté d'un trait veut saisir le surgissement d'une ligne. Regardons plutôt ces sismographes d'allumettes. Giovanni D'Agostino dessine une allumette, deux, trois, une série penchée comme des dominos. En leur pointe de soufre il met le feu. Ainsi, où s'achève le trait, s'enflamme le dessin. Ici encore, trace, et effacement de traces, passages et passée. Cette œuvre, en son dessein, peut rappeler les grandes *dislocazioni* de Claudio Parmigiani qui fut son ami. On pense aussi à la poésie de Celan.

L'œuvre que nous présentons ici est le fruit d'une collaboration avec le poète italo-américain Pasquale Verdicchio<sup>1</sup>. C'est un buisson d'encre où moussent les rayons : le peintre entre les rameaux écrase un peu de gouache et le poète achève les dernières branches en inscrivant des mots. Si l'on se croit de face, c'est un soleil, ou un arbre feuillu. Si l'on se penche au-dessus, c'est un atoll, une explosion de sangs neufs.

Nous remercions Giovanna Manduca, compagne passionnée de l'œuvre de Giovanni D'Agostino qui fut son époux, de nous avoir conduit dans la forêt de ses œuvres, d'avoir su évoquer le climat extraordinaire des années de l'avant-garde et enfin de nous avoir confié ce buisson ardent.

[M.R.]

---

1. Né à Naples en 1954, Pasquale Verdicchio a vécu à Vancouver et Los Angeles. Il enseigne désormais à San Diego. Il est un des principaux traducteurs de la poésie italienne contemporaine en langue anglaise (Antonio Porta, Andrea Zanzotto, Pier Paolo Pasolini, Giorgio Caproni, Alda Merini). On lui doit aussi plusieurs recueils de poésie : *Moving Landscape* (1985) ; *Ipsissima verba* (1986) ; *A Critical Geography* (1990) ; *Nomadic Trajectory* (1990) ; *Isthmus* (1991) ; *The Posthumous Poet* (1993) ; *Approaches to Absence* (1994). Il est l'auteur de plusieurs essais, *Bound by Distance : Rethinking Nationalism through the Italian Diaspora* (1998) ; *Devils in Paradise : Writings on Postmigrant Culture* (1998) ; *Duologue : On Culture and Identity. With Antonio D'Alfonso* (1999).